

---

*Rutger Kopland (°1934).*



---

## L'univers positif de Rutger Kopland: immobilité, insignifiance, inutilité, absurdité

LE journal *De Haagse Post* lança un jour une série intitulée *Schrijvers op stap* (Écrivains en voyage) : Jan Wolkers y commit un reportage de match de football et Bob den Uyl y «couvrit» un critérium cycliste (à moins que ce ne soit l'inverse); cette initiative permit surtout à chacun de constater que les écrivains étaient de bien pires journalistes que les vrais. La contribution originelle de Rutger Kopland aurait consisté en un récit de voyage qui lui permit de rester à la maison: une relation de la prise en otage, par les pirates du rail moluquois, du train de Beilen (Glimmen, où il habite, ne s'en trouve guère éloigné que d'une molle portée d'arc).

Kopland y aurait traité de la terreur dans son arrière-potager, et du récit qu'il m'en fit, je me rappelle une curieuse comparaison entre le train pris en otage et le paradis de sa jeunesse. Être pris en otage n'a peut-être rien de paradisiaque mais toute l'atmosphère de conspiration qui isole un tel train du monde extérieur l'est très certainement.

Après un début agressif, rien qui frappe davantage qu'une communauté d'objectif: les pirates ont tout intérêt à être entendus et les otages tout autant. Le train entier devient de ce fait une petite enclave de croyants (en la cause moluquoise?) au milieu d'un monde extérieur menaçant: le même genre de microcosme fermé que la famille catholique ou protestante liée du reste par un chantage moral similaire.

Aux alentours, rien qu'un no man's land - aux alentours de la maison paternelle aussi: tous ceux qui sont quelqu'un y habitent - et, à vrai dire, une jeunesse aussi renfermée donne à tort l'impression (tout comme ce train pris en otage) qu'on se trouve au centre de l'actualité mondiale.

Combien c'est là le cœur même de la poésie de Kopland - la jeunesse paradisiaque, la nos-

talgie de la douteuse sécurité et l'envie de lui régler son compte - tous ses recueils le prouvent. Ainsi le tout premier poème de son tout premier recueil *Onder het Vee* (Parmi le bétail, 1966) qui s'ouvre sur *Psalm* (Psaume).

Mais de la paix religieuse et pastorale que promet le titre, il ne reste guère plus dans la dernière strophe qu'

*une menotte dans la mienne  
qui se crispe quand les énormes corps  
des bestiaux gémissent et s'ébrouent  
de paix.* (p. 5)

C'est une paix si inquiétante qu'un enfant s'en effraie, une paix qui murmure: vois donc comme c'est chouette, te voilà véritablement tout à fait seul à ne pouvoir compter que sur toi pour être adulte et pour affronter cette lamentation originelle qu'est toute vie. C'était pourtant ce que tu voulais?

Dans ses recueils ultérieurs, Kopland essaie de dissoudre cette inquiétude dans un sentiment global de mélancolie: certes, on meurt par exemple à qui mieux mieux dans son deuxième recueil mais l'omniprésence de la mort semble la rendre paradoxalement moins tragique: «Autour des fermes, les petites feuilles éclosent, bruissent et tombent avec une lugubre séduction», c'est sur cette phrase que s'achève *Het orgeltje van yesterday* (Le petit orgue d'hier, 1968). Tout est d'une «familière misère» que le genièvre peut à peine rendre supportable. On meurt et c'est là une occupation active. C'est ce qu'on fait malgré tout, qu'on y prête donc la main. Souvent la mélancolie (de l'impossible paradis) devient même catharsis: une peine universelle venue du fond des âges où chaque chagrin concret peut oublier sa cause dans un délicieux abandon. C'est ainsi que Kopland s'essaie une paire de fois au mélo, avec *un peu* d'ironie et *beaucoup de regrets* que le genre, avec son

absolue dictature du chagrin, ne soit plus possible. Les quatre premiers recueils de Kopland sont de la poésie de sentiments mêlés: il regarde trop autour de lui pour pouvoir poursuivre sa route; l'Eden de la jeunesse est bien révolu pour de bon mais la mélancolie le rend plus proche que jamais et le fait d'avoir des enfants n'est naturellement pas le meilleur moyen d'oublier son passé. Mais à partir de *Een lege plek om te blijven* (Un endroit vide pour rester, 1975), Kopland, recueil après recueil, sort de plus en plus résolument de sa jeunesse. Ainsi dans le poème XV:

*Quand le soleil se couchait comme quelqu'un  
qui meurt à temps, un jour  
suffisait. Alors venait la lune qui  
ne donnait pas la lumière mais la consolation.  
Et nous restions assis, au ciel  
nous voyions bien où nous étions: en  
voyage. Notre sieste faisait  
passer le temps et amenait le soleil.  
Le vent soufflait doucement dans les  
cols des bouteilles vides, un filet  
de fumée flottait sur les restes du  
feu, sur l'herbe jaune et vers le haut.*

L'auteur écrit: «quand le soleil se couchait» et non pas «lorsque le soleil se coucha». Chaque fois que le soleil se couchait. Le poème n'évoque pas cet unique moment mais tous les moments comparables. Le poème, témoin la strophe suivante, ne concerne pas un moi mais tous les moi comparables: nous.

Et tous les moi éprouvent la consolation de la lune qui ne tire pas d'elle-même sa lumière mais passe à son tour le peu de lumière qu'elle reçoit. Peut-être est-ce là l'essence même de la consolation, ce geste qui signifie: je n'ai rien, mais voilà, je te le donne, tu découvriras bien toi-même que ce n'est rien. Ce qui toutefois frappe le plus dans ce poème, c'est qu'on voyage en restant assis. «Au ciel, nous voyions bien où nous étions: en voyage». Le soleil se lève grâce à cette sieste permanente. La patience quasi active de cette sieste fait se lever le soleil. Ce n'est que dans l'immobilité qu'on prend conscience de tout ce qui change. (Si des nuages filent à 80 à l'heure et que vous roulez à 80 à l'heure dans la même direction, vous ne voyez rien). Seule cette

sieste volontaire vous dévoile ce qui se passe, en vous aussi: «le vent soufflait doucement dans les cols des bouteilles vides»: rien ne se passe, tout est passé. Le vent souffle un air sur l'instrument de l'absence: des bouteilles vides. Un bruit creux de flûte comme d'un train qui part dans le lointain, le train de votre passé, vous ne l'attraperez plus. «Un filet de fumée flottait sur les restes du feu, sur l'herbe jaune et vers le haut»: ainsi finit le poème. Cet «et vers le haut» exprime un élan rapide. Un chemin. Nous nous en irons bien un jour.

Ainsi, tout ce recueil est un exercice de progression jamais surpassé, une intense méditation sur la progressivité.

Avancer et abandonner toujours moins, c'est le thème de Kopland. Son recueil suivant: *Al die mooie beloften* (Toutes ces belles promesses, 1979) débute par un cycle qui s'appelle G. et un certain nombre de commentateurs se sont demandé s'il fallait tout simplement lire *Griet* (Margot) car il s'agit manifestement d'une femme ou si ce G signifie *God* (Dieu). Ce cycle a été traduit en français et, par mesure de précaution, le traducteur en a fait un «D». Quoi qu'il en soit, G est cette sorte de femme qui ne laisse à son jeune amant aucune vie propre. Une sorte d'instance supérieure, dont Kopland écrit dès le premier poème: «tu me vois encore quand je ne regarde pas, tu respirez / quand je n'écoute pas, lis ce que je n'écris pas». Un sur-moi qui contrôle tout? Une illusion? Quelqu'un sur qui on peut décharger toute responsabilité pour, dans le repos et la paix, n'être plus personne? Alors tout de même une espèce de Dieu? En tout cas Kopland s'oppose à lui tout au long du cycle et il le fait de la manière la plus convaincante dans le poème: *Wie zal de vriend zijn van mijn vriendin* (Qui sera l'ami de ma compagne).

Si j'aime tant ce poème, c'est parce qu'il est un poème anti-infini, un poème en faveur de la mort. Kopland est un poète qui rend positives un certain nombre d'impressions généralement vécues comme négatives. Le chagrin par exemple est positif. Il parle quelque part d'un soir qui accepte de prêter la main à tout chagrin. Ou d'un chagrin qu'il a attendu toute sa vie. Le chagrin est presque un accomplissement. Ainsi, la solitude aussi est positive.

---

---

Etre seul comporte le désagrément d'être en effet seul mais cela provient de ce que le toi, le G de ces poèmes, n'existe pas réellement. Mais cela présente le grand avantage que ça vaut mieux que de n'être personne. C'est à vrai dire la *seule* façon d'exister. Etre, c'est être cet homme-ci, personne ne peut véritablement y remédier, la consolation réside seulement dans la considération qu'il en est de même pour l'autre. La consolation ne consiste pas à essayer de croire que G existe malgré tout, la consolation consiste seulement à voir de ses yeux la réalité.

Et la réalité se réduit à ceci qu'on se voit progressivement mourir à toutes choses. Ce serait à nouveau très décevant s'il ne s'agissait pas ici, tout comme dans le poème précédent, d'une passivité active, d'un maximum de présence. Rester présent, c'est tout ce qu'on peut faire, se laisser bien pénétrer, considérer toutes choses. Si vous détournez le regard, vous n'avez rien vu. Si vous restez présent, vous avez au moins encore cette expérience. J'aime assez ce programme minimum. Dire qu'il n'y a pas de consolation, et cette affirmation console. Dire que tout meurt, et cela vous fait revivre. Car vous le saviez déjà, bien sûr, mais vous pensiez que vous étiez le seul. Kopland le sait aussi.

Sa poésie la plus sévère, Kopland l'écrit dans son recueil *Dit uitzicht* (Cette perspective, 1982). A première lecture, tout paraît ici négatif. Kopland est devenu impitoyable. Il ne s'autorise plus aucune illusion, et c'est à peine s'il se permet encore une image, alors que ce sont précisément les images qui concourent au charme de ses poèmes. Tout est devenu strictement ascétique, non seulement on a quitté le paradis, voilà déjà longtemps qu'on en a été chassé, mais, vingt ans plus tard non plus, l'Adam de cette poésie ne trouve rien d'autre que des lieux qu'il doit quitter. Pourtant à la relecture, on s'avise que Kopland ne fait qu'interpréter positivement, avec plus de conséquence que jamais, un certain nombre d'impressions négatives. L'aspiration au vide, par exemple. Est-ce positif? Dans un monde archi-plein, peut-être bien. «Dans ce monde d'une parfaite indifférence / amener les voiles»: est-ce optimiste? Eh bien oui, il semble même que «parfaite» ne

signifie pas tant «complète» qu'«idéale» (s'agissant du monde) du fait même de cette indifférence. Après l'interventionnisme quotidienne de tout un chacun, cela pourrait bien être un soulagement. De cette veine sont encore un certain nombre de poèmes, impitoyables au premier abord, sur des désirs venus du fond des âges; le désir primitif d'invisibilité, d'immobilité, d'insignifiance, d'inutilité, d'absurdité (au sens philosophique d'absence de signification ou de justification). Ne savoir la signification de rien implique qu'il faut encore la trouver, c'est plus passionnant que de la connaître déjà. Des cartes, abandonnées, parce qu'elles ne racontent que «d'où nous venions / Non où nous fûmes» ne signifient pas seulement que nous devons désormais nous débrouiller sans données mais aussi que nous le pouvons.

Même l'A, cette petite rivière de Drenthe, qui ne faisait que vouloir s'en aller (I) ou s'en retourner vers le terroir de ses origines (II) ou tout simplement aller vers une quelconque destination (III) et dont je trouvais si pitoyable que Kopland ne le lui permit pas, est, à la relecture, profondément pacifiée. Elle s'est abandonnée - quelle magnifique quiétude dans ce mot - à ce qu'elle est. Même si c'est à sa propre absence de signification: il est bien difficile de se résigner à celle d'un autre. Ceci dit, c'est parfois «comme si elle voulait recommencer / si agités semblent ses mouvements...» Mais à quoi bon cette agitation? Non, heureusement ça ne réussit pas, «elle est calme entre / ses berges, et même / ses berges sont calmes». Et c'est parfois comme si «elle voulait s'éloigner / d'ici...» Mais heureusement tout ce tracis est inutile, car «là-bas, dans le lointain / elle est déjà la même qu'ici».

Ainsi, tout ce recueil se prête à une double lecture, et chacune est probablement juste, c'est un recueil d'impitoyable absence d'illusions, mais une fois ceci accepté, voilà qu'une quiétude, une paix grégoriennes commencent précisément à s'en dégager. ■

HERMAN DE CONINCK  
poète.

Adresse: Cogels Osylei 65, B-2600 Berchem.  
Traduit du néerlandais par Jacques Fermant.

Note:

Rutger Kopland vient de publier, en 1985, un nouveau recueil de poèmes, intitulé *Voor het verdwijnt en daarna* (Avant que ça disparaisse et après).

---

## Rutger Kopland

### OVER DE HEEL OUDE BOXER

**D**e heel oude boxer leeft dus nog, hij leeft waar hij hoort, achter de tuin, waar zacht smeulend vuilnis ligt te roken in de regen.

Hij ruikt en pist niet meer, hij is zonder een vriend met een riem, doodslaan moesten ze hem, ik kan er vanmorgen niet tegen;

ik voel het gewicht van zijn kop, een hele nacht pils en jenever. Hij heeft de kracht in zijn nek niet meer, om mij aan te kijken.

*Uit: «Wie wat vindt heeft slecht gezocht» (1972).*

### DU TRÈS VIEUX BOXER

**L**e très vieux boxer vit donc toujours, il vit où il faut, derrière le jardin, où des immondices couvent et fument doucement sous la pluie.

Il ne flaire plus, ne pisse plus, il est sans ami avec une laisse, ah, on devrait l'assommer, je ne supporte pas ça ce matin;

je sens le poids de son crâne, toute une nuit de bière, de genièvre. Dans son cou il n'a plus la force de me regarder dans les yeux.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*

---

## Rutger Kopland

### LAAT HET ZO BLIJVEN

Zo leefden we daar in Venetië weken  
als man en vrouw. Schrijf me nooit.

Ze had in haar handen wel geschiedenis,  
genoeg, maar geen ander dacht ik.

Hopeloze liefdes daarvan denken ze  
vaak dat ze interessant zijn. Niet voor

mij, ze horen er gewoon bij, als regen,  
warme regen. Om te groeien en te rotten.

Zo lagen we lang te kijken hoe het water  
uit het barokke plafond brak. (arthouse)

Zouden we elkaar ooit ontmoeten? We, we  
zijn toch, zei ik waarom moet het zo, zo

Een grijs riviertje, modderig, van oog  
naar oor, dat ik dat dacht, dat is wat

ik mij nog heel scherp herinner.

Liefste, ik zie je liever niet weer.  
Laat het tussen ons zo blijven, as ever,

kisses, C.  
Of iets dergelijks.

*Uit: «Wie wat vindt heeft slecht gezocht» (1972).*

### QUE TOUT RESTE PAREIL

Ainsi nous avons vécu à Venise des se-  
[maines  
comme homme et femme. Ne m'écris jamais.

Elle avait dans ses mains un passé abondant,  
mais personne d'autre je croyais.

Les amours sans espoir, on pense souvent  
que c'est intéressant. Pas pour moi, elles

font partie de la vie, comme la pluie, une  
pluie chaude. Pour que tout pousse et pour-  
[risse.

Ainsi, étendus, on a longtemps regardé l'eau  
qui fuyait du plafond baroque. (art et essai)

Est-ce qu'on se rencontrait un jour? On, on est  
pourtant, je disais, pourquoi il faut ainsi, ainsi

Un ruisseau gris, boueux, coulant de l'œil  
à l'oreille, avoir pensé ça, voilà

un souvenir toujours très net.

Mon amour, j'aime mieux ne plus te voir.  
Que tout reste pareil entre nous, as ever,

kisses, C.

Ou quelque chose de ce genre.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*

---

## Rutger Kopland

### WIJ HADDEN DE DEUREN EN DE RAMEN GESLOTEN

**W**ij hadden de deuren en de ramen gesloten, we wilden niet worden beroofd en geknecht door uitvreeters en klokkemakers. Onze geheimen waren ons Huis en de Stilstaande Tijd.

(M., je huisde in mijn hart als een eenzame aap in haar kooi. Als ik goed keek zag je gezicht eruit, eruit als een vergeten appel die je gerimpeld terugvindt in de winter.

Ziekte is liefde die met het vergeten niet doodgaat, het verlies van wat je niet kwijt raakt, de oude kleur van de plek op de muur waar vroeger de foto hing, dat is ziekte.

Maar liefde, M., dat was ik. Zoals ik lag te wachten, al bijna ingeslapen boven de Reis naar het einde van de nacht. Ik wachtte op jou, maar je kwam niet, je kwam niet.)

Wij hadden toen in ons Huis een ruimte, een tijd die niet voorbij gingen, ze waren van ons en we droomden dat we niet meer zouden ontwaken maar dat we genazen zonder te weten waarvan.

*Uit: «Een lege plek om te blijven» (1975).*

### NOUS AVIONS FERMÉ PORTES ET FENÊTRES

**N**ous avons fermé portes et fenêtres, nous ne voulions ni les rapines ni le régime des parasites et horlogers. Nos secrets c'étaient notre Maison et le Temps Immobilé.

(M., tu vivais dans mon cœur comme un singe esseulé dans sa cage. A bien le voir ton visage était dans un état, un état: une pomme oubliée qu'on retrouve ridée en hiver.

Amour devient maladie, s'il ne meurt pas malgré l'oubli, perdre ce qui reste quand même, la vieille couleur du vide sur le mur, là où pendait la photo, c'est ça la maladie.

Mais l'amour, M., c'était moi. Ma façon d'attendre, presque assoupi sur le Voyage au bout de la nuit. Je t'attendais, mais tu ne venais pas, tu ne venais pas.)

Nous avons dans notre Maison un espace, des [moments] qui ne s'écoulaient pas, ils étaient à nous et nous rêvions de ne plus nous réveiller, mais de guérir sans savoir de quoi.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*

---

## Rutger Kopland

### WIE ZAL DE VRIEND ZIJN VAN MIJN VRIENDIN

Wie zal de vriend zijn van mijn vriendin,  
de baas voor mijn hond, het kind in mijn  
[jeugd,  
de oude man bij mijn dood, wie zal dat zijn als  
ik het niet ben? Jij? Ach kom, jij bent niets

dan twee ogen, die zien wat ze zien, jij  
bent niets dan het uitzicht: een zon schijnt,  
een appelboom bloeit, een stoel staat in  
het gras; vreugde, verdriet, weet jij veel,

uitzicht. Maar wie zal mijn liefste grijs en  
ziek laten worden, er voor zorgen dat de hond  
jankt, het kind huilt, en de dood komt? Wie  
zal de appelboom laten verkommeren, de stoel  
voorgoed laten staan in de regen? Iemand toch  
zal toe moeten zien dat alles voorbij gaat.

*Uit: «Al die mooie beloften» (1978).*

### QUI SERA L'AMI DE MA COMPAGNE

Qui sera l'ami de ma compagne,  
le maître pour mon chien, l'enfant dans ma jeu-  
[nesse,  
le vieil homme quand j'expire, qui sera tout ça  
si ce n'est moi? Toi? Voyons, toi tu n'es rien

que deux yeux qui voient ce qu'ils voient,  
toi tu n'es rien que la vue: un soleil brille,  
un pommier est en fleurs, une chaise se tient dans  
l'herbe: joie, chagrin, tu n'en sais pas ça, vue.

Mais qui va affaiblir ma compagne et ternir  
ses cheveux, qui fera gémir le chien,  
pleurer l'enfant et venir la mort? Qui  
laissera jaunir le pommier, verdir la chaise  
restée sous la pluie? Il faut tout de même  
quelqu'un pour voir que tout passe.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*



---

## Rutger Kopland

### WINTER VAN BREUGHEL, DE HEUVEL MET JAGERS

**W**inter van Breughel, de heuvel met jagers  
en honden, aan hun voeten het dal met het  
[dorp.  
Nog even, maar hun doodmoeie houding, hun  
[stap  
in de sneeuw, een terugkeer, maar bijna zo

langzaam als stilstand. Aan hun voeten groeit  
en groeit de diepte, wordt wijder en verder,  
tot het landschap verdwijnt in een landschap  
dat er moet zijn, en er is, maar alleen

zoals een verlangen er is.

Voor hen uit duikt een pikzwarte vogel. Is het  
[spot  
met de moeizame poging tot terugkeer naar het  
[leven  
daar beneden: de schaatsende kinderen op de  
[vijver,  
de boerderijen met wachtende vrouwen en vee?

Een pijl onderweg, en hij lacht om zijn doel.

*Uit: «Al die mooie beloften» (1978).*

### HIVER DE BREUGHEL, LA COLLINE AVEC LES CHASSEURS

**H**iver de Breughel, la colline avec les chas-  
[seurs  
et les chiens, le val, le village à leurs pieds.  
Encore un instant, mais leur posture éteinte,  
[leurs pas  
dans la neige, un retour, mais presque aussi  
[lent

qu'un arrêt. La profondeur s'agrandit à leurs  
[pieds,  
s'accroît, s'élargit et s'éloigne,  
puis le paysage se fond dans un paysage  
qui doit exister, et qui est là, mais

seulement comme un désir est là.

Devant eux un oiseau noir s'élance. Est-ce qu'il  
se moque du pénible retour à la vie d'en bas,  
les enfants qui patinent sur l'étang,  
les fermes, les femmes et les bêtes qui atten-  
[dent?

Une flèche en chemin, et son but la fait rire.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*

---

## Rutger Kopland

### GESPREK I

**D**e geluiden van goederentreinen, de oude verhalen van de nacht, dat ze je komen halen, dat ze je mee zullen nemen, maar wat blijft is niet meer dan het ruisen dat er altijd wel is,

of het grijs van een windstille zee in de avond, misschien is daaronder nog wel een heel langzaam ademen, maar het is niet te zien, een slaap zo diep, zo voorgoed, zo lang

als je leeft, zoiets, zegt ze. En ik die deze gesprekken nooit heb gewild, nooit een antwoord heb gehad, omdat ook ik geen naam weet voor wat ik niet hoor en niet zie, maar nu

lig tegen haar lichaam, ik denk aan haar als aan een kind dat geen kind meer is, aan de oude geluiden van de nacht, de kleur van de oude zomers aan zee.

*Uit: «Dit uitzicht» (1982).*

### CONVERSATION I

**L**es bruits de trains de marchandises, les vieilles histoires de la nuit: on vient te chercher, on va t'emmener, mais ce qui reste n'est pas plus que le souffle toujours présent,

ou bien une mer grise et calme le soir, elle couve peut-être une haleine somnolente, mais on ne peut rien voir, un sommeil aussi profond, définitif, aussi long

que la vie, à peu près, dit-elle. Et moi qui n'ai jamais voulu parler ainsi, jamais su répondre, car moi non plus je ne peux donner de nom à ce que je ne peux voir ni entendre, me voilà

pourtant couché contre elle, je pense à elle comme à un enfant qui n'est plus un enfant, aux vieux bruits de la nuit, à la couleur des vieux étés sur la grève.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*

---

## Rutger Kopland

### GESPREK II

**O**f dat ze niets zegt, alleen maar zwijgt.  
Het is waar, verder en verder weg verdwij-  
[nen  
de zachte goederentreinen de nacht in,  
ze kwamen me halen, ik ging niet, ik blijf  
luisteren tot ik niets meer hoor.

Dat ze doodstil is, het is of ze slaapt.  
Zie ik haar liggen, en inderdaad leeft in  
haar lichaam het geheim van de deining  
in een windstille zee. Ik blijf  
kijken tot ik niets meer zie.

Er is, zeg ik, en denk, het is er niet.  
De woorden waarmee ik zeg: er is een tijd  
geweest en die is nu voorbij, er is  
een plek en ook deze is verlaten,  
ze zijn troost, maar waarom.

Niet om wat is geweest, maar om later:  
ik hoor, maar de stilte daarna,  
ik zie, maar wat niet meer is,  
ik denk, maar waaraan.

*Uit: «Dit uitzicht» (1982).*

### CONVERSATION II

**O**u bien elle ne dit rien, elle se tait simplement.  
C'est vrai, les trains de marchandises s'éloi-  
[gnent  
doucement de plus en plus dans la nuit,  
ils venaient me chercher, je suis resté là,  
j'écoute jusqu'à ne plus rien entendre.

Quel silence, c'est comme si elle dormait.  
Je la vois couchée, et en effet, son corps  
berce tendrement le secret du remous  
dans une mer calme. Je regarde  
jusqu'à ne plus rien voir.

Je dis, il y a, et je pense, il n'y a rien.  
Les mots par lesquels je dis: il y a eu un passé  
qui n'est plus à présent, il y a un endroit  
et lui aussi est désert,  
ils me consolent, mais pourquoi.

Pas pour ce qui était, mais pour ce qui viendra:  
j'entends, mais le silence après,  
je vois, mais ce qui n'est plus,  
je pense, mais à quoi.

*Traduit du néerlandais par Paul Gellings.*